

Commentaire sur - « Cambodge : un mythe méconnu d'origine ? », *Cahiers de l'Asie du Sud-Est (en hommage à Mme Solange Thierry)*, n° 29-30 (1991), pp. 281-295, par son auteur, Alain Forest.

Cliquez ici pour lire l'article...

**II – Le second article ici présenté, *Cambodge : un mythe méconnu d'origine*, présente lui aussi le défaut d'être trop "bavard".**

L'essentiel était de montrer, en premier lieu, que le célèbre conte cambodgien de *L'homme au couteau de vannier*, traduit par Mme Solange Thierry, était le développement, une sorte d'altération-transformation au fil des siècles, de deux volets du mythe hindouïste de Vishnu-sanglier : d'une part, l'épisode du Vishnu-sanglier tirant la terre des eaux où elle avait été plongée, d'autre part, l'épisode du Vishnu-sanglier éteignant la manifestation de Çiva sous la forme d'une colonne ou d'un linga de feu, dans le but d'empêcher celle-ci de consumer l'univers.

En second lieu, et grâce aux travaux de J. Dournes, qui en avait cependant mal compris l'origine, on pouvait constater que cet ensemble mythologique avait gagné l'ensemble des sociétés montagnardes du Centre indochinois – après être passé par le Cambodge et le Champa et avoir connu déjà des transformations ?

Toutefois, au Cambodge, les deux épisodes composaient un ensemble unique suggérant que la protection de Vishnu était susceptible de s'étendre sur deux royaumes, l'un menacé par l'eau qu'il avait le pouvoir d'assécher (grâce à la gemme), l'autre par la sécheresse qu'il avait le pouvoir de stopper (grâce à l'étui du couteau de vannier). Ceci rejoignait les mythes de légitimation de la royauté angkoriennne, union du pays d'eau de la nagi Soma et du brahmane-guerrier Kaundinya, et du pays de terre de la nymphe Mera et du brahmane Kambu. Mais dans l'article, je vais sans doute trop loin en indiquant que l'ordre des deux mythes vishnouïtes (possession du pays d'eau puis possession du pays de terre) serait une sorte de condensé délibéré de l'histoire du Cambodge ancien (constitution du Fou-nan puis du Tchen-la) (p. 291).

L'article veut avoir pour vertu, d'une part, de nous rappeler la place importante du vishnouïsme, depuis le Fou-nan des 5<sup>ème</sup>-6<sup>ème</sup> siècles jusqu'à l'apogée d'Angkor au 12<sup>ème</sup> siècle ; d'autre part, de suggérer qu'il y a d'autres lectures possibles de certains contes, légendes et mythes rassemblés depuis la période du Protectorat.

A ce propos, je suis devenu attentif à ces mutations des textes (écrits et oraux) en lisant comment s'étaient profondément transformés les textes et enseignements chrétiens chez ces Japonais qui avaient conservé leur foi dans le Japon des 17<sup>ème</sup>-19<sup>ème</sup> siècles mais au fil d'une persécution intense qui les avait coupé de leurs missionnaires et prêtres. Aussi je regrette que cet exemple ne m'ait pas incité à insister davantage et plus clairement sur la façon dont au cours des siècles et après que le bouddhisme theravâda s'est étendu à toute la société, le récit vishnouïte a pu se modifier ; ainsi, comment passe-t-on de Vishnou sanglier au vannier ? Etc.

Novembre 2006, Alain Forest  
(professeur à l'Université Paris 7 – Denis Diderot -)

## CAMBODGE : UN MYTHE MECONNU D'ORIGINE ?

Les familiers de l'histoire du Cambodge connaissent bien le mythe de la *nâgî* qui, en ses différentes versions - le mythe de Kaundinya et de la *nâgî* Somâ et, surtout, celui de Preah Thaong et de la fille du roi des *nâga* - décrit la formation du premier couple et du pays khmers, ainsi que l'origine de la royauté<sup>1</sup>. Mais je voudrais mettre ici en évidence un autre récit d'origine, récit méconnu mais qui se cache sous les apparences d'un conte fort connu depuis qu'il a été traduit par Mme Solange Thierry : le conte de "L'homme au couteau de vannier"<sup>2</sup>.

Pour que le lecteur puisse suivre l'étude, il est nécessaire de résumer ce conte, bien qu'il soit assez long.

1. *Au sortir d'un séjour studieux au monastère, deux frères orphelins se voient prédire par leur moine précepteur que l'un, l'aîné, deviendra grand seigneur en Chine, et que l'autre, le cadet, deviendra maître de deux cités pourvu qu'il se conforme à trois conseils : ne pas dormir s'il est fatigué; considérer la belle-mère avant de prendre femme; ne pas parler à sa femme avant de s'endormir.*

2. *La prédiction du moine se réalise rapidement en ce qui concerne l'aîné tandis que le cadet, qui prend femme en son pays, végète dans la pauvreté. Ce dernier, ayant appris la fortune de son frère, se rend alors en Chine. L'aîné montre peu d'empressement à l'accueillir et, s'étant fait confirmer par un devin l'avenir prestigieux de son cadet, il laisse celui-ci s'en retourner.*

Le cadet repart donc vers son pays. Une nuit, il capture un yaksa qui rôde au-dessus du navire. Terrorisé, le yaksa lui offre "un lacet capable d'étrangler de lui-même, un bâton qui frappe tout seul, une marmite qui cuit seule à manger". Mais, alors que le navire passe auprès d'une "île où se trouvait un figuier qui poussait dans l'eau", son capitaine, désireux de s'appropriier les objets magiques, incite le garçon à monter dans le figuier pour en cueillir les fruits. Ce que fait le naïf. Le bateau s'éloigne alors.

Abandonné, le cadet se désole. Puis, il constate que, toutes les nuits, un sanglier vient "se repaître de figues mûres tombées sur le sol. Par la vertu d'une pierre précieuse qu'il tenait dans sa gueule, ce sanglier pouvait marcher sur l'eau". La nuit, à l'arrivée du sanglier, le jeune homme cueille des figues et les jette au loin. Le sanglier dépose son joyau et court les manger. Notre héros s'empare alors du joyau et, marchant sur la mer, il rattrape la jonque, récupère par ruse ses trésors magiques et repart vers son pays, toujours en marchant sur l'eau.

3. A son retour au foyer, il enfouit les objets au pied de l'échelle de sa maison. Cependant, sa femme parvient à lui faire avouer quels trésors il a ramenés et où ceux-ci sont enfouis. L'amant de cette dernière, caché sous la maison, a tout entendu et vole les objets. Au lendemain, le cadet va porter plainte contre l'échelle auprès du roi. Loin de se moquer, le souverain, grâce à son astuce, confond les amants et permet au héros de récupérer les objets magiques et la gemme.

Le héros fait don de ceux-ci au roi. En retour, il demande que le souverain lui offre un couteau de vannier. Le roi fait donc forger un couteau très tranchant qu'il fait "mettre dans une gaine et donner à notre homme".

4. Celui-ci se rend alors dans un autre royaume. Il trouve asile chez un richard qui le considère bientôt comme son fils. Or, il advient que le souverain du pays, désireux d'éprouver la fidélité de ses dignitaires, demande à chacun d'eux de passer à tour de rôle une nuit au palais pour garder la salle du trône. Immanquablement, chacun des mandarins préposé à la garde s'endort, et le roi, venant lui-même constater sa négligence, le fait exécuter.

*Quand vient le tour du richard, l'homme au couteau s'offre pour garder la salle à sa place. Au moment où le roi arrive, pendant la nuit, l'homme au couteau le poursuit. Le roi s'abrite derrière les colonnes du palais que l'homme frappe de son couteau, prenant soin de ne pas atteindre le souverain. Au lendemain, le vent fera s'écrouler la salle du trône.*

*Le roi établit l'homme au couteau comme mandarin chargé de sa protection. On marie celui-ci avec la fille du richard. Se faisant vieux, le roi décide de marier sa propre fille à notre héros. Ce dernier monte sur le trône à la mort de son royal beau-père.*

5. *Le nouveau roi va visiter le souverain auquel il a jadis offert sa gemme et ses trésors magiques. Ce souverain, qui se sent lui-même déclinant, marie à son tour sa fille au roi au couteau, lequel devient ainsi "souverain de deux royaumes". Il appelle enfin son frère pour lui confier l'administration du royaume à la gemme.*

La "morale" que l'édition en khmer, de l'Institut bouddhique, propose en conclusion de ce conte reprend les conseils - des proverbes khmers fort répandus - que le moine avait prodigués au cadet avant son départ du monastère<sup>3</sup>. Aussi pourrait-on se contenter de dire que l'histoire de l'homme au couteau vise à illustrer que le succès sourit aux jeunes gens qui, à la fois, se tiennent dans la voie bouddhique et se conforment aux principes de la sagesse traditionnelle. Et, après tout, comme l'indique la "morale" évoquée, c'est bien ainsi que le conte est aujourd'hui lu et entendu.

J'ai cependant été surpris, en lisant l'ouvrage *Pôtao : une théorie du pouvoir chez les Indochinois jörai* de Jacques Dournes, de retrouver dans la mythologie d'autres peuples d'Indochine certains éléments de ce conte<sup>4</sup>.

Chez les Eddé, une *Légende sur l'origine du sabre sacré conservé par le roi du feu* recueillie par l'administrateur Besnard, fait état d'un héros, Pô-thê, qui, seul survivant d'un naufrage, aborde une île dont le vieux roi se nourrit des fruits d'un figuier. "Le roi lui révèle le talisman des sangliers, une pierre magique *a-tao*. Arrivent les sangliers, Pô-thê leur vole le talisman; eux se

noient, lui passe la mer. Il échange son talisman avec un autre *pô-kui* qui produit le vent et la pluie. Pô-thê s'en sert pour reprendre son premier talisman puis pour prendre la corde qui lie toute seule et le bâton qui frappe tout seul. (...) Pô-thê arrive au bord de l'eau où tous les rois de la terre sont réunis (...) pour prendre dans l'eau un sabre sacré incandescent. Pô-thê l'enlève aux Chams et l'emporte chez les Jaraï; les Cambodgiens prennent le fourreau. Les Chams font alors la guerre aux Jaraï; Pô-thê les détruit par l'eau et le feu. Pô-thê confie le sabre au Patau des Jaraï qui devaient être alliés des Cambodgiens (...)"

Chez les Sré, J. Dournes a recueilli un récit semblable, mais l'île est devenue baleine et il n'est plus question de gemme. On y retrouve cependant des sangliers dont l'apparition coïncide avec le fait que le héros peut marcher sur l'eau. Grâce à un rotin magique qu'il a arraché du dos de la baleine, ce dernier empêche ensuite des sacrifices d'enfants demandés par des "tyrans" - des vautours et des corbeaux - qui terrorisent les gens du pays, et il chasse ces tyrans.

Un autre mythe sré recueilli par J. Dournes relate l'histoire d'un garçon qui, se promenant au bord de la mer, monte à un figuier. Des sangliers arrivent pour l'attaquer. Le héros est projeté dans les flots. "Les sangliers veulent le poursuivre et se noient; lui ne se noie pas, car il est un prodige". Ensuite, le héros vainc, grâce à son bâton magique, le vautour qui terrorise le pays.

Dans l'histoire de Rit, le héros de la mythologie jörai étudiée par J. Dournes, nous retrouvons le thème du héros "surpris par l'eau qui l'entoure. Un sanglier porte dans sa gueule un talisman; Rit le lui prend, il peut alors marcher sur l'eau. Avec ce talisman, il se procure bouclier, sabre, marmite qui cuit toute seule, corde qui lie toute seule..." Dans le récit, cet épisode suit - et non précède, comme dans le mythe eddé - l'épisode de la lutte pour la possession d'un sabre très puissant qui absorbe l'eau et le sang, qui avait été jeté dans une eau très profonde et que les rois rassemblés cherchent à s'approprier : un Lao arrache la poignée, un Jörai s'empare de la lame mais, à la différence de ce qui se produit dans le mythe eddé, c'est le Viêtnameien et non le Cambodgien qui récupère le fourreau.

Enfin, une autre variante du récit de Rit vaut d'être contée. Rit a dessiné sur le bois de la sablière de la demeure du roi un très beau portrait de jeune fille. Voyant ce portrait, le roi exige que Rit aille lui chercher son modèle. Rit descend sous terre pour chercher "Sylvia" qu'il rejoint et épouse. Sylvia disparaît, étant ressortie sur terre par le trou qu'avait emprunté Rit. Rit remonte à son tour à la surface grâce à un cerf-volant qui le fait atterrir dans une île. Là se situe l'épisode des sangliers au talisman que Rit subtilise et par lequel il obtient un sabre qui frappe tout seul, une corde qui ligote toute seule. Grâce à ces armes, il pourra vaincre le roi et récupérer Sylvia qui était tombée aux mains de ce dernier.

Le lecteur attentif aura noté, je pense, les similitudes entre le conte khmer de "l'homme au couteau de vannier" et les mythologies sré et jörai. Dans l'un et les autres, on retrouve en effet, même si l'ordre des séquences diffère : le passage du héros sur une île; l'apparition de sangliers - avec gemme ou non - et la possibilité, ensuite, pour le héros de marcher sur l'eau; l'acquisition d'objets magiques (notamment un bâton qui frappe seul et une corde qui lie seule); l'affirmation d'un pouvoir supérieur du héros, qui chasse des tyrans chez les Sré ou qui "possède" un couteau de vannier chez les Khmers ou une lame de sabre chez les Jörai.

De telles similitudes portent à poser la question - trop classique et trop "facile" dans les études khmères - des influences... Pour ma part, je pense qu'il est plus fructueux d'adopter une autre approche, c'est-à-dire de considérer le conte khmer comme étant lui-même un développement particulier, spécifique, d'une geste mythologique répandue dans tout le sud de la Péninsule indochinoise. Sous cette optique, les similitudes relevées nous aident alors grandement à dépouiller le conte khmer des constructions qui semblent y avoir été rapportées et à en restaurer des lignes essentielles.

Ainsi, comme je l'ai déjà indiqué, est-il devenu un conte bouddhiste édifiant. D'entrée, le passage et l'assiduité des garçons au monastère suggèrent que les mérites qu'ils ont alors acquis seront à la source de leur merveilleux destin. Ce mode - pour ne pas dire "cette technique" - de réinterprétation bouddhique des

récits populaires khmers est classique, quasi systématique même; mais on conviendra qu'une fois cette introduction bouddhique énoncée, le récit ne présente plus de caractère bouddhique particulier et peut tout à fait se lire sans que référence soit faite à ladite introduction.

De même ai-je avancé que les trois conseils prodigués au cadet par le moine précepteur ressortaient d'un processus identique de réaménagement éthico-littéraire. De ce point de vue, nombre de détails, dont certains visent à illustrer la pertinence des conseils, me paraissent être des rajouts. Tel me semble être le cas pour :

1. le voyage en Chine dont il ne faudrait, à mon sens, ne garder que l'idée d'un voyage du héros sur la mer et de son abordage sur une île, thème qui, quant à lui, se retrouve dans la plupart des mythes d'origine du pays khmer;

2. l'anecdote du mari trompé par sa femme et par l'amant de celle-ci - qui vient illustrer le proverbe "Quand tu te couches, à la nuit, ne parle pas à la femme" - : cette anecdote, prolongée par le jugement royal, est une greffe pure et simple sur notre récit d'un autre conte populaire lui-même traduit par S. Thierry<sup>5</sup>;

3. les détails romanesques (amitié avec le richard, garde du palais, poursuite du souverain, mariage avec la fille du richard) qui ornent le début du séjour de l'homme au couteau dans le second royaume...

En définitive, un récit "originel" de l'homme au couteau de vannier, épuré, j'en conviens, de tout ce qui fait son charme "khmer", pourrait être ainsi restitué :

1. *au cours d'un voyage en mer, un héros obtient (après avoir subjugué un animal volant monstrueux) un bâton qui frappe tout seul, une corde qui lie toute seule (et une marmite qui cuit toute seule). Le héros atteint une île où pousse un figuier. Un sanglier porteur d'une gemme magique qui permet de marcher sur l'eau apparaît. Le héros devient le possesseur de la gemme. Marchant sur l'eau, il arrive dans un pays où il reçoit l'assistance du roi. Il offre à ce souverain la gemme et les objets magiques et reçoit de celui-ci, en échange, un couteau de vannier placé dans un fourreau;*

2. *armé de ce couteau, le héros devient roi d'un autre royaume;*

3. *il finit par devenir roi du premier, obtenant ainsi la royauté sur deux royaumes. (Il appelle son frère pour administrer le "royaume à la gemme").*

(J'ai placé entre parenthèses quelques motifs qui posent encore problème et que l'on me permettra d'écarter, sans donner d'autres explications, par souci de brièveté).

A présent, les similitudes entre le récit khmer et les mythologies jörai et sré apparaissent encore plus nettement. De même les divergences.

Chez les Sré, la gemme disparaît, seuls demeurent des sangliers associés à la possibilité, pour le héros, de marcher sur l'eau. Il n'est pas davantage question de sabre ou de couteau de vannier : l'accent est mis sur la possession d'un rotin magique (le bâton du récit khmer ?), arraché au dos de la baleine (l'île ?), grâce auquel le héros chassera les vautours (le yaksa ?) qui terrorisent le pays.

Chez les Jörai, l'épisode de l'obtention de la gemme est similaire à celui du récit khmer. Seulement, l'accent y est surtout mis sur la lutte pour la possession du sabre qui suit l'obtention de la gemme et des objets magiques dans le mythe eddé; et qui la précède dans le mythe de Rit. Le récit khmer, quant à lui, met en scène non une compétition mais la complémentarité qui s'instaure pacifiquement et qui se traduit par don-contredon d'objets magiques entre le héros et les souverains de rencontre.

\*

\*      \*

Dans son analyse, J. Dournes, parce qu'il ignorait le récit khmer ou parce qu'il était convaincu de l'originalité ethnique des mythes qu'il étudiait, a négligé de prendre en compte le premier. C'est dommage parce que, outre que la comparaison lui aurait permis de cerner encore davantage la spécificité des interprétations sré et jörai, le récit khmer permet de mieux



décrypter certains motifs de ces mythes et, même, d'éclairer leurs origines. Ainsi, par exemple, pour ce qui concerne le sanglier, ou encore le bâton et la corde qui agissent tout seuls.

A propos du sanglier, J. Dournes explique sa présence dans tous les mythes, en écrivant que "ces précieux sangliers (...) servent à relier des séries de mythes comme les mots-agrafe le font des parties des discours"<sup>6</sup>. Une telle réflexion ressemble assez à une pirouette : le sanglier ne se réduit certainement pas à un mot-agrafe; ou, plutôt, il est devenu "mot-agrafe" à mesure que le sens même de ce qu'il représentait s'est perdu. Car, ici, le sanglier est tout simplement l'avatar de Vishnou, le sanglier Varâha, porteur du joyau *kaustubha*, des textes brahmaniques. Bien que la mention de cet avatar soit assez rare dans la péninsule indochinoise - je note qu'un prince d'Indrapura avait fait ériger, en 598, une image de Vishnou porteur du joyau *kaustubha* et qu'on trouve aussi mention du Vishnou sanglier sur une stèle khmère du début du X<sup>ème</sup> siècle<sup>7</sup>. Je suis par ailleurs presque convaincu que le motif dit de "makara", tel qu'il figure sur le linteau de certains temples angkoriens (à Lolei, par exemple), est une représentation du Vishnou-sanglier - aucun doute n'est permis à ce sujet. Selon les textes brahmaniques en effet, "ce sanglier-Vishnou tue le démon Hiranyâksa qui avait précipité la terre au fond des eaux, il la ramène avec ses défenses et la remet à sa place"<sup>8</sup>. Or, dans nos récits, khmer comme jörai et sré, c'est un prodige tout à fait similaire qui s'accomplit avec l'apparition du sanglier et l'obtention de la gemme : l'eau devient ferme, comme de la terre, aux pas du héros<sup>9</sup>.

Quant au bâton et à la corde qui agissent tout seuls, leur combinaison me fait penser à l'arc : aux arcs magiques des romans classiques et du *Râmâyana* qui, de leurs flèches se transformant en guirlandes de fleurs, "lient" les ennemis que les héros ne désirent pas tuer; à l'arc magique par lequel les héros d'autres histoires cambodgiennes, Sanselkey par exemple, tuent un *yaksa* qui terrorise le pays<sup>10</sup>. Mais, ici, étant donnée la présence du sanglier qui évoque déjà la geste d'indianisation de la péninsule indochinoise - avec une influence bien attestée du vishnouïsme, par exemple dans le Fou Nan de la fin du V<sup>ème</sup> et du début du

VI<sup>ème</sup> siècle où la femme et le fils du roi Kaundinya Jayavarman fondent des sanctuaires vishnouïstes dont l'un est établi "sur un domaine conquis sur la boue"<sup>11</sup> -, il semble bien que le bâton et la corde doivent être rapprochés de l'arc magique donné par son génie familial au héros fondateur, originaire de l'Inde, Kaundinya qui abordera aux côtes indochinoises et qui, d'une flèche, subjuguera un souverain local dont il épousera la fille, la *nāgī*<sup>12</sup>... On notera à ce propos que, sur une inscription du Champa, l'arme de Kaundinya est un javelot<sup>13</sup> : on n'est pas loin, là encore, du rotin ou du bâton sur lesquels insistent les mythes sré et jörai...

Si la mythologie indienne ainsi que les mythes et récits relatifs à l'indianisation éclairent les motifs du sanglier, d'une part, du bâton et de la corde, d'autre part, ce sont, par contre, les mythes jörai qui permettent de cerner la signification du couteau de vannier. En effet, selon ces mythes, le fer du sabre dégage une intense chaleur et l'un de ceux qui est habilité à détenir le pouvoir doit aussi avoir le pouvoir d'empêcher le sabre de tout brûler : il doit disposer d'un tel pouvoir "d'eau" qu'il pourra contenir le déchaînement du feu. Il est à remarquer que, dans notre récit khmer, le sabre jörai devient "couteau de vannier" alors justement que, selon les mythes jörai, c'est un vannier qui, par son sang, peut seul éteindre le feu dévastateur du sabre<sup>14</sup>. Et il est encore à noter que, dans notre conte, le premier roi donne au héros un couteau "dans sa gaine" tandis que, dans certains mythes jörai, le fourreau du sabre est dévolu au souverain du Cambodge, fourreau dont Louis Finot dit qu'il incarne "le principe de l'eau, seul capable d'éteindre l'ardeur du sabre et d'empêcher une conflagration mondiale, ou simplement les sécheresses"<sup>15</sup>.

Le couteau du récit khmer s'apparente donc plutôt au fourreau qu'au sabre jörai; "couteau de vannier", couteau se tenant dans une gaine, il exprime le pouvoir d'absorber le feu plus que de le déchaîner.

Cette séquence du couteau de vannier (ou du sabre chez les Jörai) est-elle cependant d'origine indochinoise ? Rien n'est moins sûr : ne trouve-t-on pas dans les *purāna* brahmaniques la célèbre manifestation de Civa sous l'aspect d'une colonne de feu, dont Vishnou essaie d'atteindre l'extrémité "en fouillant le sol comme

un sanglier" et que celui-ci, en compagnie de Brahma, enveloppe à la fin d'une double "gaine"<sup>16</sup>.

Le fait que les deux séquences du récit khmer font l'une et l'autre écho à des éléments de la mythologie indienne, particulièrement à la geste de Vishnou-sanglier, justifie, je pense, mon approche : le conte khmer comme les mythes sré et jörai paraissent bien être les développements et les réinterprétations d'un récit très ancien, probablement élaboré dans des milieux influencés par le vishnouïsme.

A l'appui de cela, on ne manquera pas de relever, d'une part, combien la construction du récit khmer, débarrassé d'aménagements littéraires ultérieurs, est d'une grande cohérence logique et, d'autre part, combien son mouvement épouse ce que nous savons à présent de l'histoire khmère.

Il traduit en effet l'établissement dans la péninsule indochinoise d'une royauté idéale disposant à la fois du pouvoir de dominer l'eau et de neutraliser le sec : et n'est-ce pas ce que les Khmers attendent de leurs souverains ?

Mais, ce faisant, il retrace aussi l'union de deux royaumes : un royaume "d'eau" où les effets de l'eau sont dissipés par la possession de la gemme; un royaume "du sec" où les effets du sec sont dissipés par le pouvoir "humide" de l'homme au couteau. Relisons notre récit sous cet éclairage :

1. un homme venu de la mer apporte la gemme et le pouvoir de dominer les eaux dans le royaume "d'eau" où il aborde. Il fait alliance avec un souverain local;

2. en recevant de ce souverain "d'eau" un couteau de vannier qui lui permet de dominer le sec, il fait alliance avec le souverain d'un deuxième royaume - "sec" - et devient lui-même souverain de ce royaume;

3. il finit par dominer les deux royaumes (je note que c'est par l'expression *tæk-dey srok* - "eau-terre" du *srok* - que les Khmers désignent la totalité "physique" de leur pays et de leur terroir).

Si cette relecture est légitime, elle procure alors comme un condensé de l'histoire du Cambodge :

- la première séquence évoque la fondation du Fou Nan (IIème-VIème siècles), au sud de la Péninsule indochinoise - dans la partie inondable de celle-ci - par l'alliance entre un héros indien détenteur de "puissance" magique (gemme de Vishnou et arc) et un roi local; et peut-être même évoque-t-elle les grands travaux d'aménagement agricole qui furent alors effectués dans ce royaume;

- la seconde phase évoque l'émergence du royaume du Tchen La (VIème-VIIème siècles), à cheval sur l'actuelle frontière nord-est du Cambodge, dans une partie "sèche" de la péninsule - au regard du territoire des Jörai "possesseurs du sabre de feu". Le récit khmer évoque cependant, je l'ai dit, plus une alliance avec un héros venu du sud, doué d'un "pouvoir d'eau", qu'une compétition; et cela correspond à ce que disent les inscriptions des souverains du Tchen La (début du VIIème siècle) qui se rattachent à Kaundinya, le héros fondateur du Fou Nan<sup>17</sup>;

- la conclusion du récit évoque l'unification du pays sous l'égide des souverains du Tchen La.

Le grand degré d'élaboration qui se perçoit dans le récit khmer de "l'homme au couteau" semble donc indiquer que celui-ci a originellement eu pour fonction de légitimer le pouvoir d'un souverain ou d'une dynastie royale, en faisant de la geste d'un souverain régnant ou d'un souverain fondateur la réplique de toute l'histoire antérieure du pays en même temps que le symbole de l'établissement d'une royauté idéale ayant pouvoir sur le sec et l'humide. Ce "mythe fondateur" avait une tonalité vishnouïste très prononcée, qui énonçait, d'une part, que c'était grâce à la gemme de Vishnou que le roi pouvait dominer les eaux et, d'autre part, que celui-ci avait, à l'instar de Vishnou recouvrant d'une gaine la colonne de feu de Civa, le pouvoir de dominer le feu du sabre, c'est-à-dire la sécheresse. Enfin, ce mythe semble plutôt refléter une tradition du Sud, ancrée dans l'ancien Fou-Nan, dans la mesure où c'est de la mer, puis du royaume "humide" qu'il fait partir la geste unificatrice...

C'est peut-être ce qui explique pourquoi le mythe de l'"homme au couteau" perdra au Cambodge de sa force, au profit, par exemple, du mythe de Preah Thaong qui, faisant du souverain

originel un personnage descendu d'une région située au nord, s'accordera mieux au mouvement historique post-angkorien de descente vers le sud du pays. (Il convient toutefois d'ajouter que le mythe de Preah Thaong véhiculait, dans certaines de ses expressions que je ne peux ni rapporter ni étudier ici, toute une représentation de ce qu'était l'"humanité khmère" et de ce que devait être, à partir de là, l'ordre social "ordinaire", qui le prédestinait à mieux s'enraciner dans les mentalités populaires - mais cela fera peut-être l'objet d'un autre article).

Il se peut aussi que son degré d'élaboration ait été fatal au mythe, en tant que tel, de l'"homme au couteau de vannier", trop complexe, trop chargé d'histoire justement, pour être compris alors que, après l'époque angkorienne, se perdait quelque peu le souvenir des origines - toujours vivant à Angkor dans la mesure où les souverains angkoriens se légitimaient en se disant issus du double couple mythique, Kaundinya-Somâ fondateur du Fou Nan, et Kambu-Merâ fondateur du Tchen La - et que s'imposaient d'autres mythes et d'autres récits fondateurs d'une nouvelle dynastie bouddhique, tels, donc, le mythe de Preah Thaong ou encore le récit de l'"homme aux concombres doux"<sup>18</sup>.

\*

\*      \*

Qu'il me soit permis de livrer, en conclusion, quelques réflexions annexes. L'apparition de l'avatar de Vishnou m'amène, en premier lieu, à souligner combien des éléments de la mythologie indienne se sont sans doute enracinés de manière beaucoup plus profonde qu'on le croit dans les représentations des Cambodgiens du peuple, même si ces éléments ont été totalement réinterprétés. On sait, par exemple, combien les animaux fabuleux de la mythologie indienne continuent de peupler l'univers khmer et, en particulier, quelle place le *nâga* y occupe, *nâga* qui en est venu à symboliser le brahmanisme. On sait encore que les anciennes divinités sont souvent devenues des génies protecteurs des terroirs (des *neak ta*) : ainsi, par exemple, le héros Ta Prohm, des légendes du sud-est du Cambodge actuel, "ancêtre" pasteur et

auquel est rapportée la création de collines et de rivières<sup>19</sup>, ressemble-t-il fort au Rudra brahmanique qui semblait, lui aussi, particulièrement vénéré au Fou Nan et dont tout autre souvenir paraît - à l'instar de l'avatar de Vishnou sanglier - avoir disparu. La "piste indienne" peut donc toujours ouvrir des perspectives intéressantes, au moins en ce qui concerne l'origine des mythes cambodgiens.

Enfin, il ne faut pas négliger le fait que, comme le montre encore la diffusion de l'histoire du sanglier, les histoires et les mythes circulent dans l'aire indochinoise, qu'ils vont et viennent, et qu'ils s'enrichissent dans ces mouvements sans qu'on puisse, à la fin, distinguer dans quel sens ont pu s'effectuer les éventuels emprunts. J'ai retrouvé des traces de l'histoire du sabre jusque lors d'une révolte villageoise qui se produit au Tonkin en 1668<sup>20</sup>. J'en veux encore pour preuve les étranges aventures du héros jörai Rit et de Sylvia résumées plus haut, qui, elles aussi, se retrouvent presque à l'identique dans un autre conte khmer, "Le jeune roi"<sup>21</sup>, lequel est lui-même un curieux mélange de motifs tirés de "L'homme au couteau" (une gemme permet au jeune homme d'aller sur et dans les eaux), du *Râmâyana* (le jeune homme obtient la gemme d'un jeune singe qui ressemble fort à Hanuman), et de "Preah Thaong" (le héros épouse la fille du roi des *nâga*)...

Mme Solange Thierry, en lisant cette étude, comprendra sans doute mieux pourquoi j'ai pris naguère la responsabilité de l'édition de sa thèse remaniée et de ses traductions de contes. J'étais convaincu de la nécessité de rendre accessibles ces ouvrages, non seulement parce qu'ils faisaient connaître aux francophones une forme de littérature - ce qui est déjà beaucoup - mais aussi parce qu'ils pouvaient stimuler les travaux des chercheurs travaillant sur le Cambodge, en stimulant au moins leur imagination et leur désir d'apporter de nouveaux éclairages. De plus, il me semblait que le travail de S. Thierry était indispensable pour aborder un champ que ce travail lui-même permettait d'ouvrir de manière fructueuse : en effet, si l'œuvre de S. Thierry est une lecture complète des contes tels qu'ils sont "lus" et compris aujourd'hui par les Cambodgiens, et de ce fait une lecture de l'"univers mental" khmer de notre XXème siècle (au

moins de la première moitié de celui-ci), un champ reste cependant à explorer qui est celui de la formation, dans l'histoire longue, des représentations et de cet "univers mental", afin d'en mieux saisir encore la complexité. L'étude que je dédie ici à S. Thierry est une esquisse en ce sens.

## NOTES

- 1 Sur le mythe de Kaundinya et de Somâ, George Coedès, *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, De Boccard, 1964, p. 65, 75-77. Sur le mythe de Preah Thaug, Mak Phoeun, *Chroniques royales du Cambodge*, Paris, PESEO, 1984, vol. I, p. 35-41; Evelyne Porée-Maspéro, "Nouvelle étude sur la nâgî Somâ", *Journal Asiatique*, 1950, p. 237-267.
- 2 Solange Thierry, *De la rizière à la forêt (contes khmers)*, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 214-239. On trouve aussi des allusions à ce conte dans S. Thierry, *Le Cambodge des contes*, Paris, L'Harmattan, 1985.
- 3 Commission des Moeurs et Coutumes du Cambodge, *Recueil des contes et légendes cambodgiens, fasc. 2 (en khmer)*, Paris, Institut de l'Asie du Sud-Est, 1981, p. 75.
- 4 Jacques Dournes, *Pôtao : une théorie du pouvoir chez les Indochinois Jôrai*, Paris, Flammarion, 1977, p. 147-179.
- 5 S. Thierry, *De la rizière...*, *op. cit.*, p. 127-129.
- 6 J. Dournes, *op. cit.*, p. 151.
- 7 G. Coedès, *Articles sur le pays khmer*, Paris, EFEO, 1989, p. 333 et p. 14.
- 8 Louis Renou et Jean Filliozat, *L'Inde classique*, Paris, Jean Maisonneuve, 1985, vol. 1, p. 501, 505-506.
- 9 Le motif de la gemme qui dissipe l'eau restera par ailleurs une constante de la mythologie khmère. Ainsi le retrouvons-nous dans les mythes relatifs aux crocodiles qui enlèvent des princesses; dans l'un de ces mythes, le roi, père de la princesse, poursuit le crocodile et jette dans l'eau une gemme qui "éclaire" celle-ci et la rend transparente au regard. Par exemple, E. Porée-Maspéro, *Etudes sur les rites agraires des Cambodgiens*, Paris, Mouton, 1962, vol. I, p. 95.
- 10 Auguste Pavie, *Sanselkey (conte cambodgien)*, Paris, Bossard, 1921.
- 11 G. Coedès, *Les Etats...*, *op. cit.*, p. 116-117.
- 12 *Ibid.*, p. 75-76.
- 13 *Ibid.*, p. 76.

- 14 J. Dournes, *op. cit.*, p. 147 et 176.
- 15 Louis Finot, *BEFEO*, XXI, p. 172.
- 16 L. Renou et J. Filliozat, *op. cit.*, p. 513.
- 17 L. Finot et G. Coedès contestent cette présentation pacifique, par les souverains du Tchen La, de l'union du Tchen La et du Fou Nan; pour ces savants, les rois du Tchen La n'auraient invoqué une telle origine que pour se légitimer alors qu'ils venaient de supplanter les souverains du Fou Nan. Cf. G. Coedès, *Articles...*, *op. cit.*, p. 35.
- 18 A ce propos, lire A. Forest, *Le culte des génies protecteurs au Cambodge. Analyse et traduction d'un corpus de textes sur les neak ta*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 71-73.
- 19 E. Porée-Maspero, *Étude sur les rites...*, *op. cit.*, p. 84-86.
- 20 L'un des révoltés se prétend empereur, et l'un des instigateurs de la révolte lui dit qu'il a "trouvé dans un poisson un couteau où son nom (le nom du prétendu empereur, AF) était gravé" et que la présente dynastie devait finir; "cela était fondé sur une ancienne fable qu'on croit pourtant ici fort vraie, que le premier roi du Tonkin fut fait roi ayant trouvé en pêchant une lame d'épée, qui avait la propriété de faire fuir tous ceux qui se trouvaient devant, partout où il l'a tournait". Journal de M. Deydier, 1667-1668; cité par Adrien Launay, *Histoire de la mission du Tonkin. Documents historiques*, (1658-1717), Paris, Librairie orientale, 1927, p. 48.
- 21 G. H. Monod, *Contes khmers*, Paris, Cedoreck, 1985, p. 250-297.